

VENERIE

la chasse aux chiens courants



Au plaisir de chasser



(Dessin de Kim Höök, 1983)

Voilà huit saisons que Marie et moi avons en charge la conduite de l'équipage. C'est encore bien peu, et pourtant, huit saisons déjà... Nous avons consacré au Normand Piqu'hardi beaucoup de temps, d'énergie, d'attention — qui sait peut-être le meilleur de notre vie. Quand j'y réfléchis, je ne peux m'empêcher de repenser que rien ne nous prédestinait d'évidence à cette vocation. La vénerie n'étant pour nous — qu'on nous pardonne — ni héritage ni fatalité. Lorsque je fais mon examen de conscience, je rencontre beaucoup plus de questions que de réponses. Quand j'étais enfant, la « chasse à courre », dont j'ignorais presque tout, exerçait sur moi une sorte de fascination mystérieuse. Il y avait dans le bureau de mon père une bibliothèque au sommet de laquelle trônait un grand Larousse illustré du XX^e siècle. Au quatrième tome, le mot « vénerie », traité avec la sécheresse méthodique propre aux dictionnaires, était accompagné de deux planches de gravures propices à la rêverie. La première, en noir et blanc, représentait, à travers diverses « circonstances », la vénerie contemporaine (en fait, celle de 1930) ; la seconde, en couleurs, retraçait richement l'histoire de la vénerie à travers les âges. Je revois parfaitement ces dessins. La seconde planche comportait, par exemple, une représentation de la

rencontre (supposée) de Napoléon avec le carrosse du Pape en forêt de Fontainebleau, au beau milieu d'un laisser-courre. Quelle histoire ! Rencontrer le Pape dans un retour n'est pas donné à tout le monde ! Pourquoi la contemplation de ces images mi-sérieuses mi-fantastiques m'absorbait-elle tant ? Peut-être parce que j'avais entendu mon grand père, un grand vieillard à la barbe fleurie, et mon père évoquer le souvenir des chasses de M. Olry Roederer en forêt de Conches. Pour moi, né pendant la guerre, cela faisait partie du monde mythique et, semble-t-il, à jamais englouti de l'« avant-guerre ». Un jour de vacances scolaires, vers 1950, mon grand-père m'emmena cependant en forêt de Beaumont. Nous arrivâmes après le départ pour la chasse, mais restâmes au rendez-vous, car il n'était pas question 'en ce temps de sillonner la forêt. De temps à autre, la silhouette d'un cavalier apparaissait au bout d'une ligne, et nous étions comblés. Nous repartîmes tôt pour rentrer de jour, sans rien savoir de ce qui s'était passé, mais nous étions heureux. Un autre jour, Georges Lamiot, camarade de lycée de mon père, déposa chez nous pour qu'on les y prêt — Dieu sait pourquoi — ses bottes de vénerie et sa trompe. Ce fut pour moi un événement, et matière à force conjectures. Ainsi la vénerie, dont l'existence était con-

crétisée seulement par quelques bribes, faisait partie de mes fantasmes d'enfant et je lui consacrais beaucoup de dessins maladroits. Mais il faut croire que le feu, si couvert qu'il fût, était bien vif, car quand Jean Ferjoux, alors que j'avais dix huit ans et que mon père et moi chassions avec lui le cochon aux chiens courants depuis plusieurs années, me dit, tout à trac, qu'il montait un équipage de cerf pour la saison suivante, je fus illuminé comme par l'apparition d'un archange, embrasé par une furieuse envie d'être de cette fête. Et grâce à lui, grâce à sa fantastique gentillesse, j'en fus. Valet de chenil en été, donneur de relais en hiver, puis bouton. Etudiant, je quittais Paris le mardi soir par un train de nuit pour être à la chasse le mercredi aux aurores. Et aux Sciences Po, je n'avais jamais l'esprit aussi clair pour discourir sur les incertitudes de l'oligopole ou les problèmes de l'instabilité ministérielle que le jeudi.

C'est dans cette bonne maison que je rencontrai Marie. Bien que j'eusse toutes les apparences de la santé d'esprit, elle prit mes escapades du mercredi pour une bizarrerie, digne d'inquiétude plus que de curiosité. Parmi ses proches, personne n'avait jamais chassé, ni tir, ni à courre, ni à pied, ni à cheval. Ce fut d'abord une nouvelle illustration du drame de l'incom-

municabilité. Heureusement — soyons bref — j'y mis quelque obstination et elle beaucoup de compréhension. Pleine d'ennui tant qu'elle suivit en voiture, elle se mit avec goût à cheval, puis aux chiens. Et comme elle avait en fait un vrai don pour la vénerie, encore plus insoupçonnable que le mien, elle acquit un instinct de chasse qui prendrait au dépourvu plus d'un vieux briscard et une rage de chasser bien propre aux tempéraments féminins, qui fait toujours l'étonnement et l'admiration du vieux chien froid et sceptique que je tends à devenir. Grâce à Saint Hubert, qui seul peut avoir emporté cette conversion foudroyante, nous chassons ensemble et nous gérons l'équipage ensemble. L'équipage est le troisième enfant de la famille. Et nos deux fils manifestent pour ce petit dernier un amour fraternel sans bornes. Nous passons au chenil la quasi-totalité de nos week-ends, pendant la saison et en dehors de la saison. Depuis huit ans, la vénerie est ainsi pour nous une seconde vie, qui nous lave des fatigues et des tracas de la première — Marie fait une revue d'architecture, et je suis ce qu'il est convenu d'appeler « un technocrate ». Qu'on me pardonne ce préambule, mais comment raconter l'équipage sans ces quelques confidences ?

Or donc, la fin de la saison 1974-75 approchant, Jean Ferjoux, auréolé de quinze années d'une réussite de caractère exceptionnel — je crois qu'on peut le dire, au vu des résultats et surtout de la manière — décide de se retirer, trahi dans la force de l'âge par sa santé. Au soir d'une chasse, il descend de cheval, fait les honneurs à sa femme, monte en voiture une fois les lampions de la fête éteints et part. A ce jour, il n'est jamais revenu. Lui qui était à l'équipage Dieu le Père, avec tous ses attributs. Créateur, puisqu'il a lancé l'aventure absolument seul (qui pourrait encore se risquer aujourd'hui à ce genre d'exercice ?), maître souverain puisqu'il conduit les chasses lui-même et les assume avec une force de caractère qui rayonne sur tous ceux qui l'entourent (à commencer par les chiens), œil toujours présent sur les tâches du chenil qu'il connaît mieux que personne, dispensateur d'une bonté tutélaire qui transforme l'équipage en une « famille » chaleureuse ouverte à tous les vrais passionnés, dépositaire d'une morale de la chasse exigeante jusque dans les détails... Il m'a demandé de prendre sa suite. J'ai accepté (un grain de folie !). Il me cède ses chiens

Les boutons, dont beaucoup ont avec moi une ou deux générations de différence, me donnent leur confiance. L'aventure continue, sous nos propres yeux étonnés.

Une forêt pétrie de civilisation

L'équipage découple sur trois territoires. Ils sont très différents : autant d'images de la forêt, d'ambiances sur le plan humain, de chasseurs qui ne se ressemblent pas. Cette grande diversité, eu égard au nombre limité de sorties chaque saison (entre vingt-cinq et trente), est encore renforcée par un calendrier alterné nécessaire à la cohabitation avec les chasseurs à tir : en définitive, il est assez rare que l'équipage chasse deux fois de suite au même endroit. Ne nous en plaignons pas ! Il est certain que cela ne facilite pas le travail des chiens, et probable que le rendement de la meute sortirait amélioré d'une plus grande sédentarité. Mais il faut reconnaître, en sens inverse, que ce renouvellement permanent contribue à entretenir le plaisir de chasser.

Essayons-nous à faire le portrait de chacun de ces territoires, puisqu'une forêt, pour un veneur, est beaucoup plus qu'un support logistique : une amie, avec son caractère, ses habitudes, son histoire, ses charmes — et ses défauts.

La première forêt de l'équipage est Dreux. C'est une petite personne fort bien faite, capable de sourires d'un charme discret. Oserais-je, sans faire preuve d'ingratitude, lui reprocher cependant une humeur un tout petit peu étroite et l'esprit

quelquefois pointu ? C'est un petit massif bien rassemblé de 3 300 ha, bordé sur la moitié de son pourtour par une longue courbe de la vallée d'Eure, dont la force de séduction tient aux lignes douces et aux harmonies en demi-teintes, très « Ile-de-France ». La végétation est à l'échelle de la forêt : petite. Elle est composée en majeure partie de grands gaulis, qui forment un sous-bois à la fois serré et dépouillé. En hiver, ces innombrables troncs gris posés sur un tapis nu de feuilles rousses ont souvent, pour peu que la lumière y ajoute un peu de mystère, un côté fascinant, presque minéral. Depuis une douzaine d'années, l'uniformité du massif a été rompue par les travaux importants engagés par l'O.N.F. D'abord des enrésinements en essences diverses, dont il ne semble pas que les résultats s'avèrent très concluants. Nous y avons trouvé jusqu'ici l'avantage d'enceintes très fourrées, où les feuillus rejettent après chaque travail de dégagement des plants. Pour les chiens, ce n'est pas une partie de plaisir de percer dans ce sous-bois extraordinairement touffu, mais il faut admettre que les animaux y trouvent des remises tranquilles. Aujourd'hui, la politique de l'Office paraît s'orienter plutôt vers la conversion des parcelles qui s'y prêtent en futaies de chênes. C'est sympathique pour le coup d'œil, mais après des éclaircies drastiques, la reconstruction d'un sous-étage propice à la vie des animaux nécessite de très longues années. Il serait souhaitable que parallèlement, afin de ne pas oublier les besoins de la faune, des



Les abois d'un cerf caractéristique de Dreux.

(Photo J.-B. Leroy)

recépages de taillis impropres à la conversion fût-ce sur de petites surfaces, interviennent régulièrement.

Quoi qu'il en soit, ce qui reste le trait dominant et le plus attachant de Dreux, et qui fait d'elle une forêt de vénerie par excellence, c'est son agencement tout à fait exceptionnel de lignes et de layons. Le massif est ordonnancé autour du Pavillon qui en occupe le centre. C'est un rendez-vous de chasse de forme octogonale à un étage, bâti au milieu du XVIII^e siècle, qui présente tous les charmes de l'architecture de cette époque : élégance, légèreté, équilibre.

Témoignage de ce que furent les raffinements de la vénerie d'un autre âge, il a été classé monument historique il y a quelques années.

Le chenil est installé depuis vingt ans dans un ensemble de maisons forestières d'origine ancienne qui flanque le Pavillon. Pour Marie, les enfants et moi, qui passons là beaucoup de temps, le Pavillon est un compagnon de chemin, muet mais aimé. Quand nous arrivons le vendredi soir très tard, il nous accueille de sa silhouette immuable, superbe à chaque pleine lune.

A partir du Pavillon, la forêt est couverte par une toile d'araignée de lignes dont la longueur totale serait, paraît-il, de plus de 700 km. Le « premier cercle » épouse la forme du Pavillon et, pour cette raison, s'appelle l'Octogone. Au delà, c'est un quadrillage minutieux, jusqu'à chacune des extrémités du massif, ponctué de très nombreux carrefours. Les lignes étroites, les layons n'ont souvent pas d'autres raisons d'être que de permettre l'observation. Il est tou-

jours aisé de suivre la chasse, même s'il n'est pas si facile qu'il pourrait paraître de servir les chiens, faute d'enceintes claires. A l'évidence, cet étonnant dispositif est le produit de très nombreux siècles de vénerie.

Dreux n'a jamais été une forêt du domaine royal, à l'exception de la Monarchie de Juillet, puisqu'elle appartient jusqu'à la guerre de 1914 à la famille d'Orléans. Mais on y a chassé à courre depuis la nuit des temps.

Depuis le début du siècle, les équipages qui ont chassé en forêt de Dreux sont nombreux. La plupart d'ailleurs, n'y ont fait que des déplacements, trouvant dans d'autres massifs leur base principale. Ce fut le cas, par exemple, avant 1914, des équipages Chézelles, Murat, Dorlodot. A la veille de la guerre, en revanche, le marquis de Pontois-Pontcarré avait son chenil en bordure de forêt, au château d'Abondant. Le château, la forêt et l'équipage furent repris après la grande guerre par M. Harjès, un Américain dont la destinée devait être tragique : une de ses filles mourut d'une chute de cheval en forêt, et lui-même se tua en jouant au polo. Puis la forêt passa entre les mains de l'équipage Lebaudy pendant une dizaine d'années. Brillamment monté, cet équipage avait son chenil au château de Rosny-sur-Seine, à quelques dizaines de kilomètres de la forêt, mais faisait une grande partie de ses saisons en Fontainebleau. Quelques années avant la guerre, ce fut M. Drouhet, qui chassait jusqu'alors le chevreuil dans l'Orne, qui mit ses chiens dans la voie du cerf en Dreux. Propriétaire d'un laboratoire pharma-

ceutique, il baptisait ses chiens, qui ont laissé une solide réputation, de noms de médicaments. L'un d'eux est resté célèbre : il s'appelait « Menthol ». Puis, la guerre ayant éclaté, la forêt fut confiée par Goering, qui descendait au château de Saint-Georges-Motel où la Luftwaffe avait installé son Q.G. français, à des gardes autrichiens qui y bâtirent des miradors dont il restait encore, il y a peu d'années, quelques vestiges. Ces vellétés de gestion en vue du tir ne durent pas résister au malheur des temps, car à la Libération, il ne restait que quelques animaux en forêt. Cela ne devait pas empêcher Pierre Firmin-Didot dès 1945, de monter un équipage avec, à son service, Débûché, précédemment piqueux de M. Drouhet. Le chenil fut bientôt installé à Fermaincôurt, au chevet de la forêt. L'équipage, jusqu'en 1960, chassa deux mois en Dreux, et fit le reste de ses saisons dans la Sarthe, où l'invitait le marquis du Luart (Vibraye, La Pierre, Marchevert...), et en Brotonne... Monté avec ardeur par un tout jeune maître, malgré les difficultés de l'immédiat après-guerre, le Rallye Normandie ne tarda pas à être l'un des plus brillants équipages de son époque, par son organisation, sa tenue, ses chiens, ses succès. Certain observateur à qui je fais toute confiance et qui a vu chasser dans sa carrière déjà longue beaucoup d'équipages, dit même qu'il n'a jamais rien vu de plus parfait.

Depuis 1961, Dreux est entre les mains du Normand Piqu'hardi, où Pierre Firmin-Didot l'a invité à s'installer quand il a pris la décision de démonter. D'abord peu vive en cerfs, la forêt se remonta très vite grâce à un cheptel de biches important. On a ainsi pu prendre une bonne douzaine de cerfs par saison pendant quinze ans. Compte tenu d'une diminution volontaire de l'effectif de biches au début des années 1970, afin de ménager les plantations résineuses, la forêt fut relouée en 1979 dans l'optique d'une dizaine de prises par saison. Hélas, en quelques années, le cheptel a connu un véritable effondrement que, en dépit de certains facteurs défavorables (intense fréquentation de la forêt par les promeneurs, communications avec Rambouillet moins faciles, etc.) on ne s'explique pas sans faire l'hypothèse — hélas confirmée par de multiples constatations — d'un braconnage actif. Ce qui ne va pas sans poser à l'équipage un problème très sérieux.



L'équipage du Prince Murat en déplacement à Dreux, avant 1914.

Un autre univers

Notre seconde forêt est Senonches. Distante de Dreux d'une cinquantaine de kilomètres seulement elle appartient, sur tous les plans, à un autre univers. Ce ne sont plus les confins de l'Île-de-France, mais ceux du Perche, une région rude, typique de la « France profonde ». On n'en finirait pas d'énoncer ce qui oppose Dreux et Senonches. Le second massif est aussi vaste et étiré (7 000 ha dont 4 300 de forêt domaniale) que Dreux est petit et rassemblé. La terre épaisse y est en hiver gorgée d'eau que d'innombrables fossés de drainage à bords francs canalisent vers plusieurs étangs, alors que Dreux, perché sur le plateau à cent mètres au-dessus de l'Eure et planté dans un sol caillouteux terriblement dur, est archisec. Le temps, plutôt clément à Dreux, est à Senonches d'un froid piquant, du fait d'un micro-climat caractérisé. Avec de vastes enceintes, et un sous bois garni, Senonches offre un biotope à cent lieues de celui de Dreux. Le paysage de Senonches est aussi âpre et prenant que celui de Dreux est pétri de civilisation. Montesquieu ne serait sans doute pas étonné d'apprendre que, dans ce climat différent, les hommes sont eux-mêmes d'une mentalité complètement différente. Senonches est un pays de tradition, riche en chasseurs éclairés, viscéralement attachés à leur coin de forêt. On n'y fait pas de grandes démonstrations, mais on y est conservateur des animaux, respectueux de la coutume et fidèle en amitié.

Pour l'équipage, Senonches c'est un peu la part du rêve, hors de l'agitation du temps. La chasse y fait du chemin, les partis y sont variés et les cerfs se font assez souvent prendre à l'étang. Depuis que le cordon boisé reliant Senonches à la forêt de la Ferté-Vidame (au bout du parc de 900 ha entièrement clos de murs issu du domaine de Saint-Simon) est obstrué par un parc à sangliers, on ne fait plus les très beaux parcours d'autrefois. J'ai souvenir d'un cerf attaqué, dans les années 1960, au bout de la Basse forêt de Senonches et pris aux étangs de la Ferté, à vingt-cinq kilomètres de là à vol d'oiseau. Ces chasses-là avaient un souffle épique. Bien que plus limitées dans leurs développements, celles d'aujourd'hui en ont gardé quelque chose. Il faut chasser au parti. On peut perdre les chiens sans faire preuve d'un aveuglement déshonorant, et les cavaliers, avec un sol



En Senonches, le maître d'équipage et le piqueux à l'écoute.

(Photo : J.-B. Leroy)

lourd et beaucoup de fossés à franchir, doivent faire montre de quelques qualités sportives pour rester tout à fait à l'aise. Ajoutons que là où Dreux nous offre, à de très rares exceptions près, de petits cerfs à la silhouette ramassée et aux bois blancs rabougris, Senonches nous donne de temps à autre le plaisir — réel, même si l'on n'en fait pas un système — d'attaquer un beau grand cerf. Le 5 décembre 1980, notamment, nous avons pris un dix cors magnifique portant dix-huit. Il a été coté par un spécialiste à 194,15 points, ce qui le situerait aux premiers rangs des cerfs pris à course en France, et en faisait, paraît-il, le meilleur cerf tué en France depuis plusieurs années — du moins était-ce le cas à l'époque. Cet animal porteur d'un trophée d'exception, pas vieux (il aurait eu sept ou huit ans seulement d'après sa mâchoire), fit une chasse curieuse. Attaque foudroyante après un

assez long rapproché, une heure de chasse rapide, et défaut. Défaut qui dura deux heures, pendant lequel notre cerf, retranché dans une enceinte assez vaste, devait livrer, en mauvaise voie, tous les animaux qui s'y trouvaient, mettant chaque fois les chiens dans l'hésitation pendant quelques instants. Finalement, il fut relancé et la voie étant devenue excellente en fin d'après-midi, fut pris après une heure et quart de chasse brillante, les chiens criant comme des damnés. Nous ne sommes pas près d'oublier l'hallali de ce cerf-là ! La forêt est traversée par une ligne de chemin de fer désaffectée, qui s'enfoncé progressivement jusqu'à une dizaine de mètres de profondeur, au fond d'un ravin dont les bords, très pentus, sont pavés de silex. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les cerfs chassés traversent ce ravin sans problème. Le nôtre trouva plus convenable de tenir les abois sur un



Grand dix cors pris en Senonches
le 5 décembre 1980.

(Photo : D. Pernod)

tout petit pont, interdit même aux piétons, les mains courantes en brique n'ayant pas résisté à l'épreuve du temps. Un mètre cinquante de large, pas davantage, à sept ou huit mètres au-dessus de la voie. C'était à la fois très beau et fort inquiétant. Car les chiens n'avaient manifestement aucune conscience du péril. Aucun d'eux ne tomba. Seul notre cerf, après avoir franchi le pont et être venu tenir tête aux chiens dans la pente, boula au fond du ravin après avoir été servi. D'où nous le tirâmes avec une corde prêtée, et le secours d'une escouade d'hommes forts...

Senonches a un point commun avec Dreux : c'est depuis longtemps un pays de vénerie. Mais, curieusement, il y a peu d'équipages qui aient chassé dans les deux territoires à la fois. Sans doute parce qu'on y pratique une vénerie plus proche de la nature, moins apprêtée. Le grand « ancêtre », à Senonches, est le marquis de Chambray, qui prit dans la forêt et dans les bois des environs (à l'époque, on n'hésitait pas à attaquer dans les écarts, au contraire) de très nombreux cerfs entre 1860 et 1910. Il prit son millième cerf à l'étang de la Bénette, au terme d'un parcours qu'il nous arrive encore de faire cent ans plus tard, pour les mêmes raisons : le Bras de Louvilliers est rattaché à la forêt par un appendice qui se trouvait barré par l'affluence des suivants et qui contraignit l'animal à débûcher sur le Gué au Chéron. A l'époque, il est vrai, le phénomène était exceptionnel : la chasse du millième fut une grande fête à laquelle tout le pays fut convié.

Deux mois à l'avance, il n'y avait plus une seule voiture à louer à plusieurs lieues à la ronde, d'après ce que raconte M. de Gasté dans son histoire de l'équipage. Aujourd'hui, deux douzaines de voitures automobiles posent autant de problèmes...

Lorsque le marquis de Chambray disparut, fort âgé, peu avant la guerre de 1914, en ayant pris près de trois mille cerfs (quel palmarès !), la meute fut reprise par M. Roger Laurent qui, après l'interruption de la guerre, chassa dans les mêmes forêts jusque vers 1930, puis par la comtesse d'Ideville. Il y a entre ces équipages du passé et le Normand Piqu'hardi plus qu'un lien de succession géographique. Piqu'hardi, qui fut le piqueux de Jean Ferjoux pour sa première saison à la fin de laquelle il mourut âgé de 78 ans, avait débuté comme valet de chiens à pied dans les dernières années du siècle précédent chez le marquis de Chambray. Il fut ensuite second, puis premier chez Roger Laurent, chez la comtesse d'Ideville et à l'équipage du Val d'Iton. Aujourd'hui, sa fille est gilet à l'équipage, et probablement notre « voiture » la plus assidue. Un autre équipage, qui s'illustra surtout dans la voie du sanglier, a marqué l'histoire de Senonches avant 1914 ; celui du baron de Dorlodot, dont le chenil était installé au château de Tardais, entre la lisière de la forêt et un étang romantique. Chaque fois que Marie et moi passons dans cet endroit béni, nous avons un coup de cœur pour la tourelle du château qui se mire dans les eaux de l'étang...

Nouveau changement de décor...

Notre troisième territoire est la forêt de Bord-Louviers, où l'équipage fut créé en 1960. Nouveau changement de décor, bien que la distance par rapport à Dreux ne soit pas, là encore, bien supérieure à la cinquantaine de kilomètres, à l'opposé de Senonches, il est vrai. C'est une des forêts de la basse vallée de la Seine avec Brotonne, mais aussi Roumare, le Trait, La Londe, la Forêt verte, Vernon et, bien qu'elles soient à l'écart de la Seine, Lyons et Saint-Saëns, qui y ressemblent par beaucoup de côtés. Ces forêts d'une Normandie opulente, où la hêtraie tient une place dominante, dégagent une impression puissante de richesse et de bonheur de vivre. Pour employer un

terme que les psychologues d'aujourd'hui affectionnent, elles sont « gratifiantes ». Etre à la queue des chiens dans un vallon clair planté de grands hêtres, où le coup d'œil est éblouissant et où la voix des chiens résonne comme de grandes orgues, procure un plaisir d'une qualité rare. Découvrir dans l'échappée d'une plantation la vallée de la Seine baignée de sa belle lumière, avec ses légendaires falaises blanches, les méandres du fleuve, dans les couleurs qui inspirèrent les peintres impressionnistes de l'École de Rouen, est aussi une émotion qui augmente le plaisir de chasser là-bas. La nature généreuse fait qu'en forêt de Bord on trouve, là où les forestiers ont introduit des essences résineuses, des futaies de pins sylvestres de belle allure et des sapinettes d'une densité incroyable qui offrent aux animaux une excellente défense ; ici, tout réussit. Par rapport au biotope ingrat de Dreux, ou à l'âpreté de Senonches, le contraste est saisissant. Les animaux eux-mêmes sont, en général de belle venue. On a coutume d'attribuer à une introduction de cerfs d'Europe centrale, entre les deux guerres, la qualité des trophées des cerfs pris en Bord — en moyenne la meilleure des trois territoires où l'équipage découple. En fait, la capacité nourricière du terroir suffit à l'expliquer. Ajoutons que grâce à l'influence de la mer proche et au pouvoir régulateur du fleuve, le climat du pays est bien tempéré, de sorte que la voie est, en moyenne, bien meilleure que dans les deux autres territoires.

L'équipage retrouve dans cette région l'histoire d'une vénerie haut-normande qui, par son style, ne se confond ni avec celle de Dreux, ni avec celle de Senonches. Plus bourgeoise que la première, elle fut aussi moins rustique que la seconde. Bord est encore imprégnée du souvenir de l'équipage Olympe Hériot et de son piqueux, Paul Vigrare, mort en forêt au cours d'une chasse. Monté avant 1914, l'équipage chassa jusqu'à la veille de la dernière guerre. Il avait implanté son chenil à l'orée de Pont-de-l'Arche, dans un ensemble de bâtiments de style néo-normand, façon Deauville, conçus tout exprès, avec des

(Suite page 45)

Poster en pages centrales :
L'équipage Normand Piqu'Hardi
en forêt de Dreux.

(Photo : P. Fuchs)

LE WHISKY DE L'ARISTOCRATIE ÉCOSSAISE DEPUIS 1766



Royal Stag



Pur malt 43°
12 ans d'âge.



Whisky de luxe 43°
8 ans d'âge.

Documentation,
commandes, distribution :
38, rue de Bassano
75008 Paris - Tél. 723.55.18
Tèlex: 630 144

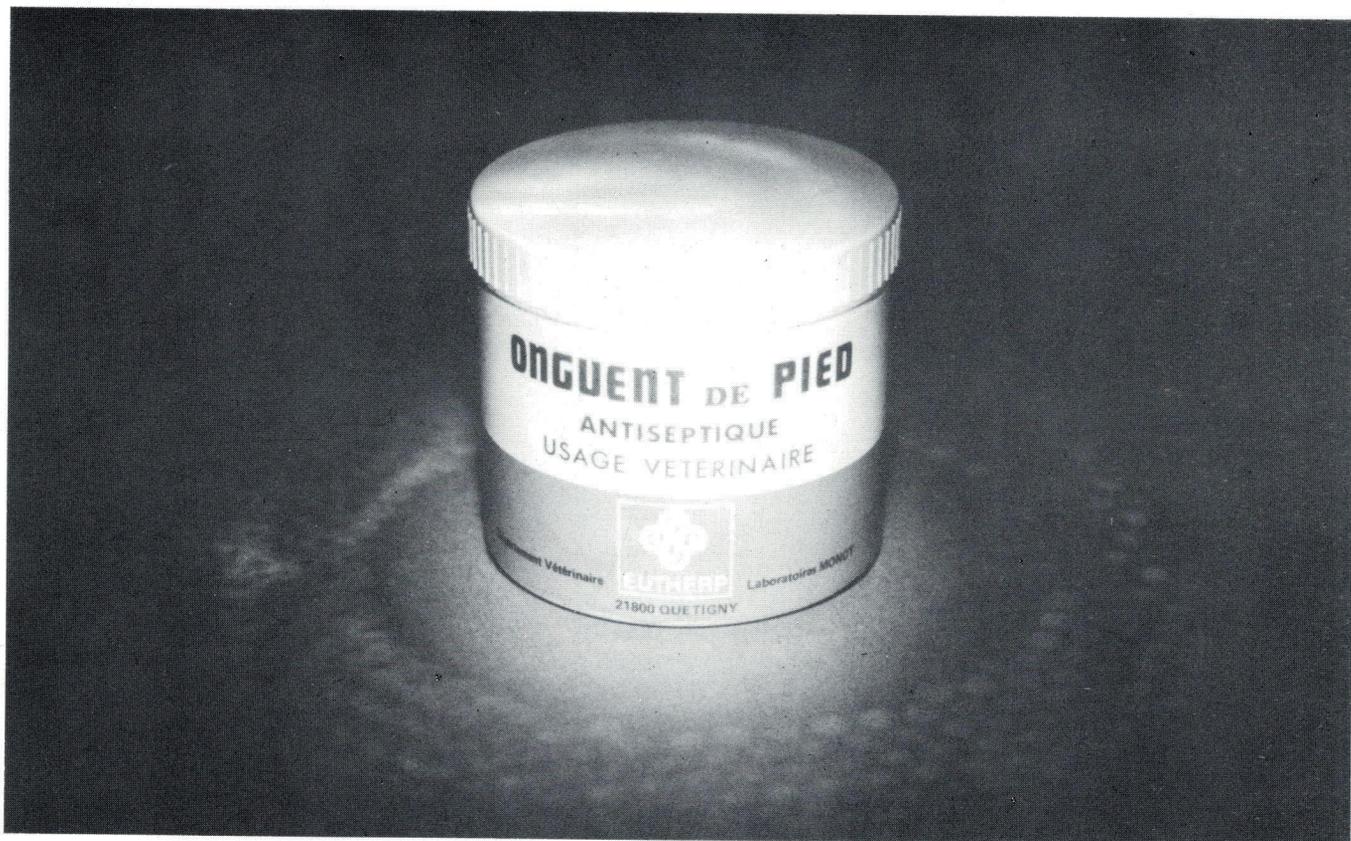


*Distribué
par des veneurs
pour des veneurs*





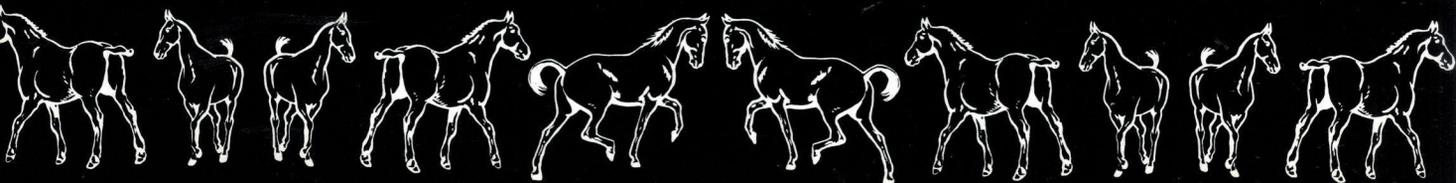
UN PRODUIT CONÇU POUR LES VENEURS...



Hygiène régulière du sabot des équidés

- Préserve la corne
- Evite son dessèchement
- Favorise sa croissance
- Réalise une isolation protectrice.

Laboratoires MONOT - Département Vétérinaire
B.P. 7 - 21800 QUETIGNY



moyens qui font aujourd'hui rêver. J'ai eu l'occasion de consulter le livre de comptes de l'équipage, retrouvé par les propriétaires actuels, qui sont boutons du Normand Piqu'hardi. Il donne à penser : pas moins de huit personnes à nourrir, loger, équiper et gratifier en comptant les piqueux, les valets de chiens, les cochers, les gardes, la cuisinière... Et, détail piquant : des factures salées et récurrentes de pétards chez le droguiste du bourg, pour éloigner les animaux des cultures aux beaux jours. Une autre époque ! Un autre équipage a marqué la région avant-guerre : le vau-trait Bertin, dont le chenil était installé à Canapville, non loin de la forêt de Louviers. Les jours fastes, quand un dîner de l'équipage s'achève en musique, nous chantons toujours la jolie fanfare de madame Bertin, la Odette : « Écoutez ces fanfares sonores qui égaient les côteaux de Vernon ... » Le massif de Bord-Louviers est, malheureusement, frappé aujourd'hui d'une infirmité incurable. Depuis dix ans, ses 4 500 ha en forme de fer à cheval sont coupés en deux, selon le pire tracé possible, par sept kilomètres d'autoroute. Pareil gâchis écologique, sans doute motivé par le souci d'économiser les frais d'expropriation foncière, aurait pu être évité ou largement atténué. Rendons aux écologistes cette justice : malgré leurs excès, ils ont conduit à prendre conscience de certaines valeurs gravement négligées par la prospérité triomphante ; aujourd'hui, il est probable qu'on n'oserait plus commettre aussi bêtement cette bourde énorme et évita-



Promenade de détente en Bord, avant la chasse.

(Photo : S. Levoye)

ble. Quoiqu'il en soit, l'équipage s'efforce de maintenir sur un mode discret la tradition de la vénerie dans ce territoire où, nous en sommes chaque fois frappés, elle reste aimée par un noyau de suiveurs passionnés. Il y fait une demi-douzaine de sorties par saison.

Voilà le décor planté. Maintenant présentons les acteurs. Auparavant cependant, une remarque : chasser dans ces trois territoires ne représente pas, sur le plan de la gestion de l'équipage, une facilité. Ce sont trois microcosmes distincts avec lesquels il faut entretenir des relations suivies. L'établissement d'un calendrier est une vraie gymnastique. Quand nous sommes invités par un équipage ami qui règne sur un seul et vaste territoire, tels le Rallye Bonnelles en Rambouillet ou le Rallye Roumare en Saint-Saëns, je ne puis m'empêcher de les envier un peu...

Les acteurs, bien sûr, ce sont les chiens. Nos amis les chiens. Les voir et les entendre nous faire fête quand nous arrivons au chenil, en toutes saisons, est un régal. C'est comme si nous retrouvions une partie de la famille dont nous sommes séparés en semaine. A la vérité, plus le temps passe et plus les satisfactions — parfois aussi les déceptions — que nous apporte l'équipage passent par les chiens. C'est sans doute une découverte banale, mais elle est le fruit d'une expérience vécue. Comment faire comprendre aux observateurs peu avertis — c'est-à-dire à l'opinion, mais aussi à bon nombre de suiveurs — que la vénerie présente

beaucoup d'apparences diverses mais qu'au bout du compte elle repose sur une seule réalité substantielle : les chiens ?

L'équipage entretient un effectif d'environ soixante-cinq chiens, qui se répartit de la façon suivante. A un bout de la chaîne, il y a l'élevage : douze à quinze chiots conservés à la naissance chaque année, en trois ou quatre portées. A l'autre bout, pour mémoire, quelques très vieux chiens à qui la nature prête longue vie et qui ont droit à la reconnaissance. Récemment, Son-du-cor est mort à treize ans, et Tourbillon à douze ans. En leur temps, ils avaient été de très brillants premiers violons. La meute elle-même compte environ cinquante chiens, soit, en dehors des élèves à leur première saison, trente-cinq chiens confirmés, répartis en générations de huit à dix sujets qui vont en s'éclaircissant avec l'âge, et puis cinq limiers qui ne vont pas ou plus à la chasse. On découple environ trente-cinq chiens par chasse — si possible un peu plus à Senonches où il faut un poids de chiens pour percer et éviter le péril du forlonger, un peu moins à Bord où le territoire conduit à préférer le parti inverse. Au total, pour chasser une fois par semaine, point n'est besoin d'un effectif très important.

Quand Jean Ferjoux monta l'équipage, le chenil accueillit, comme toujours en pareille circonstance, des chiens venant d'un bon nombre d'origines différentes. Ayant passé à l'époque beaucoup de temps au chenil pendant les vacances d'été, je me



Pierre Morin, valet de limier en retraite, mais toujours présent.

(Photo : J.-B. Leroy)

souviens encore très bien de la plupart d'entre eux. Il y avait tout de même un noyau relativement homogène d'anglo-français noirs et blancs, en provenance du Rallye Thiouzé. C'étaient d'assez grands chiens, alliant la distinction à la robustesse, couverts pour la plupart d'un grand manteau noir, avec des têtes en définitive assez proches du sang français, très bien gorgés, fin de nez (certains rapprochant très bien), et de tempérament plutôt froid. Peu après, lorsque le Rallye Normandie fut démonté, ce noyau fut étoffé par un nouvel apport d'anglo-français noirs et blancs en provenance du chenil de Pierre Firmin-Didot. Ceux-ci étaient, si ma mémoire est bonne, de taille un peu plus petite, avec des manteaux plus tachés et un tempérament plus vif et dépêchant. C'est à partir de cet ensemble que Jean Ferjoux fit son élevage, dans le but de forger un lot d'anglo-français noirs et blancs à sa main, c'est-à-dire, pour ce qui est de leurs qualités de chasse, collés à la voie, sérieux (plus ouvriers qu'artistes), gorgés pour faire de la musique à souhait, et pas très rapides. Je me souviens qu'une portée brillante ne fut pas entièrement de son goût, bien qu'elle eût reçu de flatteuses distinctions au concours de Bagnoles de l'Orne. Il jugeait ces chiens trop rapides, prendre un cerf en deux heures « couché sur les oreilles de son cheval » ne l'amusant pas.

A la vérité, il y eut aussi à cette époque, en marge de la majorité de noirs et blancs, deux lignées de type différent que l'équipage entretenait sans vouloir vraiment les développer. L'une, assez française, était composée de chiens à grand manteau jaune cuivré, dont le plus brillant à la chasse, Kroutchev, tint la vedette

pendant longtemps. Ces chiens, nés et élevés au chenil, étaient issus d'une lice ayant beaucoup d'espèce, d'origine Rothschild : Sottise. Elle portait bien son nom, disant des tas de choses désagréables à ceux qui venaient troubler la quiétude de ses chiots. Une autre souche, très anglaise celle-là, fut tirée de Sauvageon, vieux personnage au flegme typiquement britannique, promenant sous sa robe black-and-tan une montagne de science et de philosophie, dont il faisait dans le rapprocher un usage éblouissant. Il disparut un jour sans laisser d'adresse. On prétendit qu'il s'était caché pour mourir... Ayant consenti, malgré un air constamment dégoûté, à saillir une chienne qu'on lui avait présentée, il laissa une portée superbe de sept chiots mâles d'une homogénéité confondante. Ils ne furent pas très bons. Comme cela arrive souvent, la génération des petits enfants qui chassait encore quand je repris le fouet, fut, de loin, supérieure. Elle laissa à son tour une descendance de bonne qualité, mais dont le caractère black-and-tan s'est effacé.

Quelques années après sa création, l'équipage fit l'expérience d'importer une dizaine de fox-hounds d'Angleterre, afin de mieux « finir » les chasses. Expérience décevante. Était-ce leur cohabitation inaccoutumée avec les chiennes ? Ils introduisirent dans le chenil un pillage de bandits et leur performance à la chasse fut, en moyenne, plus que modeste. Il est vrai que, si gentleman qu'il soit, un maître d'équipage anglais doit ressembler à un maître d'équipage français : il ne cède pas ses meilleurs sujets, sauf amitié ou nécessité particulière. Toujours est-il que le sang anglais n'a jamais tenu une grande

place dans le livre de chenil, et n'en tient même plus aucune depuis nombre d'années.

Une fête de la nature

Depuis huit ans, je me suis fixé pour objectif de parvenir à un lot de chiens partagé par moitié entre les noirs et blancs et les oranges et blancs (classifiés tricolores du fait de quelques traces de noir discrètes) et de rapprocher autant que possible l'ensemble du sang français. Nous n'y sommes pas encore tout à fait (ô, patience de l'élevage), mais on y vient. Pourquoi ce choix ? L'orientation générale vers le sang français, assez peu répandu dans les équipages de cerf, ne procède pas d'un souci d'efficacité pure. En termes de rendement, il est probable que l'équipage prendrait chaque saison quelques cerfs de plus en se contentant de bons anglo-français, de constitution plus commune et de tempérament plus rustique. Mais le « score » réalisé n'étant pas le paramètre exclusif du plaisir de chasser, le français apporte une beauté et une distinction irremplaçables. Quitte à choquer certains, je dirai que j'aime mieux prendre le risque de chasser un peu plus difficilement en cherchant à faire de beaux chiens que l'inverse. On peut concevoir la vénerie comme un combat, et mettre de son côté toutes les chances de succès. On peut aussi la recevoir comme une sorte de fête de la nature, qui, pour être réussie, suppose que tous les acteurs soient beaux. C'est, à l'évidence, le cas du cerf ; le cheval de chasse chevronné peut être beau en l'absence d'origines brillantes ; c'est le devoir du maître d'équipage de faire de beaux chiens. En tout cas, toutes les phi-



Les français tricolores en pleine action.

(Photo : S. Levoye)

losophies sont estimables, l'essentiel est d'en avoir une, et voici la mienne, livrée en pâture à ceux qui ne la partagent pas.

Un fait est certain : rechercher constamment l'amélioration d'une meute sur le plan cynophile complique singulièrement l'élevage. Car les qualités de chasse et les qualités de race ne se recouvrent pas toujours. Nous savons même tous qu'il arrive que le meilleur chien d'un lot soit le moins avouable et que certains chiens parfaits illustrent à merveille la formule : « sois beau et tais-toi ». La Nature a cette fantaisie d'allier parfois le talent et la laideur... Il faut ajouter que les forêts où nous chassons ne sont pas dures au point de conduire à tout miser sur l'efficacité physique du chien. Il est certains territoires où je changerais probablement de philosophie.

Quant au mélange de noirs et blancs et d'oranges et blancs, il répond, lui, à un souci d'équilibre de la meute. J'avais remarqué que ces deux catégories de chiens étaient représentées au chenil par des sujets aux tempéraments différents, dont les qualités et les défauts se compensent. Les noirs et blancs étaient plus fins de nez, bien gorgés, le plus souvent sérieux, mais en général un peu dilettantes. Ils étaient merveilleux à voir chasser tant que tout allait bien, mais, dans la difficulté, ils se décourageaient trop facilement. En revanche, les oranges et blancs, nettement moins gorgés, plutôt moins brillants en action de chasse, étaient plus perçants, plus requérants dans le balancer, plus persévérants. Une fois ceci exposé, je dois admettre qu'il s'agit d'une constatation contingente, faite sur les chiens du chenil à un moment donné, et qu'elle tient sans doute davantage à leurs origines qu'à des caractères d'espèce. Cela est tellement vrai que, depuis quelques saisons, les cartes sont en train de se brouiller. Depuis une infusion de sang Pic'Ardie Valois, les noirs et blancs sont en train de devenir chasseurs comme des démons. Au contraire, les oranges et blancs, depuis qu'on s'est efforcé de les franciser davantage, en utilisant notamment une jolie chienne assez poitevine, sans l'être tout à fait, (et qui produisit quelques sujets à forte réminiscence Billy à chaque portée) sont moins combattifs. Jusqu'à présent, c'est une bonne chose : l'homogénéité du comportement de tous à la chasse s'en trouve renforcée.

A défaut d'avoir un lot parfait, nous avons le plaisir d'avoir au



Néron. Français tricolore, 1^{er} prix excellent CACIB Paris 1980 et 1982.

(Photo : D.)

chenil quelques beaux chiens. En français tricolores, Néron et Olifant ont obtenu deux fois de suite à l'exposition de Paris les deux premiers prix CACIB et RCACIB sur le jugement de deux juges différents à deux ans d'intervalle ; malheureusement ils ne plaisent guère à notre ami Émile Guillet. En français blanc et noir, Poker a obtenu à Paris le 2^e prix RCACIB, comme son père, Villequier, l'avait fait en anglo-français à Dissay. Nous avons également quelques jolies chiennes, comme Ophélie, classée 1^{re} excellent en français tricolore, Rapsodie et Ravissante classées 2^e et 3^e excellent en Français noir et blanc à la dernière exposition de Paris.

Faire des jeunes chiens est un travail passionnant mais considérable, dont beaucoup, à la chasse, ne se rendent pas compte. C'est pour cela que perdre des chiens par accident sur les routes est tellement décourageant. A l'équipage nous avons deux difficultés particulières : manque d'espace pour élever au chenil dans de bonnes conditions, territoires trop percés pour mettre les jeunes à la chasse en toute tranquillité. Nous avons résolu la première difficulté en faisant naître toutes les portées chez deux bontons qui se dévouent à cette tâche avec beaucoup d'efficacité. Ce sont deux jeunes femmes : l'une, qui a une vraie vocation de vétérinaire, s'occupe en outre de tous les soins du chenil, l'autre, qui a organisé sa vie au milieu des animaux, leur consacre ses talents de peintre et de dessinateur. Les chiots rentrent au

chenil vers cinq mois, bien mis en route et dotés d'une confiance totale envers l'homme.

Quant à la seconde difficulté, nous la contournerons en faisant faire aux chiens qui vont commencer leur première saison de chasse quelques exercices pratiques dans la garenne de Pierre Firmin-Didot à Escorpain, où subsistent quelques chevreuils. Il est étonnant de voir, en trois ou quatre sorties d'une à deux heures, les progrès réalisés. A la première, les chiens sont arrêtés en sous bois par une branche ou une ronce ; en revanche, ils courent comme des fous sur les lignes. A la dernière, ils savent rallier, fouler et faire un brin de cour à une chèvre quand on a la chance d'en mettre une debout. Cela vaut des mois de chasse, avec de moindres risques de dégoûter les jeunes. A la chasse, nous attaquons de meute à mort. L'utilisation de rapprocheurs que j'ai bien connue à l'équipage pendant dix ans, procure des satisfactions fantastiques par rapport à cette méthode fruste. Mais, pour échapper au péril de la camionnette, elle exige une organisation trop complexe de nos jours.

Dans l'ensemble, nous avons des chiens qui crient assez bien et qui chassent ameutés. Ils restent relativement lents : nous prenons rarement en moins de trois heures et demie ou quatre heures. On les souhaiterait plus ardents. Certains parmi les plus sérieux refusent pratiquement de chasser pendant la première heure. La plupart se dégoûtent trop aisément des mauvaises voies. Je suis donc tenace et obstiné pour eux tous...

L'équipage : une équipe

Enfin, après le décor (nos territoires), après les acteurs (les chiens), il faut parler un peu des spectateurs, c'est-à-dire des hommes. Des hommes qui ne se bornent pas à ouvrir les yeux : chacun sait qu'au théâtre, la « salle » joue un rôle parfois décisif pour la qualité de la représentation.

L'ambition du Normand Piqu'hardi a toujours été que l'équipage ne soit pas seulement un outil à prendre des cerfs — le rassemblement des « équipements » nécessaires —, mais aussi et surtout une « équipe » d'amis. Cela fait partie, bien sûr, de la tradition de la vénerie : se retrouver entre vieux complices, communier dans les joies et les difficultés du courre, et acquérir à travers une longue pratique de la chasse un sentiment d'intimité qui doit ressembler à ce qu'on appelait jadis la fraternité d'armes. Quand on a goûté ensemble l'exaltation d'une superbe menée, ou bien quand on a retraité ensemble l'oreille basse, la tenue détrempée, les pieds et les mains gelés, après s'être fait posséder de façon inexplicable par un dague inusable, on ne peut plus avoir tout à fait les mêmes rapports. La littérature que la vénerie a inspiré — lacunaire à beaucoup d'égards — a bien rendu compte de cette vie de groupe, à commencer par le marquis de Foudras. Mais notre époque a vu cette tradition changer, si ce n'est de nature, du moins d'échelle : là où il y avait jadis une demi-douzaine d'amis, il y en a maintenant des douzaines, voire des centaines. Ce qui fait de la vie d'un équipage un phénomène extrêmement riche sur le plan associatif, mais un phénomène auquel il faut consacrer beaucoup d'attention si l'on veut qu'il garde son authenticité. Le Normand Piqu'hardi, dont la gestion financière est assumée par une association déclarée, compte environ quarante membres cotisants (boutons et gilets). C'est à cette condition qu'il parvient à trouver un équilibre financier acceptable, compte tenu de ce que nos contemporains estiment normal de consacrer à leurs loisirs. Mais un certain nombre de ces membres cotisant étant de jeunes ménages, le plus souvent suivés d'enfants montés (cheval ou poney), le cercle de famille intime compte plutôt soixante ou soixante-dix personnes — d'où notre vieille habitude de nous laisser emporter à chanter, à la fin des dîners les plus gais, « quatre-vingts chasseurs » (inexactitude par excès).



La maîtresse d'équipage.

(Photo : R. Bret)

Et puis, il y a bien sûr la grande famille des suiveurs assidus qui, chez nous, change en partie quand nous changeons de territoire. Au total : plusieurs centaines de personnes. Jusqu'ici, nous n'avons pas éprouvé le besoin de regrouper ces « supporters » dans un club constitué — peut-être le ferons-nous un jour — mais, moralement, le club existe depuis toujours, parce que l'équipage a toujours accueilli les suiveurs, quel que soit le tracas qu'ils peuvent créer parfois, en compagnons. A priori, tous ceux que la chasse intéresse sont considérés comme des amis, et traités comme tels, sans aucune distinction. Savoir faire l'offrande de la chance que représente le fait de chasser à courre à tous ceux qu'on croise sur son chemin, cela m'avait toujours beaucoup frappé dans la vie de l'équipage sous la conduite de mon prédécesseur. Je me suis efforcé de continuer. Il est dans l'âme de la civilisation rurale — à laquelle la vénerie est si profondément liée — de se réjouir ensemble. Les jours de chasse émergent de la grisaille de la vie, un peu comme des jours de fête. Ils ne prendraient pas tout à fait ce sens s'ils n'étaient accompagnés d'une « assemblée », comme on disait autrefois. Cette assemblée prend corps dans le rapport, petite cérémonie à laquelle tous sont conviés, membres de l'équipage et suiveurs. Les jours fastes, elle se prolonge dans la curée, où les trompes des suiveurs doublent l'effectif de celles de l'équipage. Je crois qu'on nous sait gré d'entretenir cet esprit convivial. Beaucoup de suiveurs nous aident dans les « petits travaux » de la chasse : protéger les chiens au saut des routes, poser des banderolles quand c'est nécessaire... Et certains

deviennent de vrais amis, des amis faits d'un bois différent. Dans l'exercice de la charge de maître d'équipage, ce tissu de relations hétéroclites qui ne ressemblent à rien d'autre est source d'un grand enrichissement.

La collectivité bien sûr, se retrouve dans quelques symboles ou manifestations.

Il y a six ans, Marie avait fait faire aux couleurs de l'équipage des pulls frappés d'un motif imité du bouton. Le succès fut foudroyant, parmi les membres de l'équipage, mais aussi parmi les suiveurs les plus fidèles. Récemment, pour encourager les suiveurs de Dreux à troquer la voiture pour le vélo, l'équipage a créé le prix du « meilleur suiveur en vélo », les premiers étant récompensés par des prix allant d'un trophée de cerf à des épingles de la Société de Vénerie. Aujourd'hui, on pédale fort en forêt de Dreux ! Et, bien sûr, chaque année, la Saint-Hubert est l'occasion de célébrer, en rendant grâce à notre saint patron, ce qui nous unit. Elle est sonnée par la Saint-Hubert d'Évreux, très liée à l'équipage depuis ses débuts puisque cette société était dirigée par Jean Hubert, qui fut le surintendant de Jean Ferjoux à l'équipage. Elle est suivie d'un vin d'honneur offert par la commune qui nous reçoit, et auquel tout le monde est convié.

Au sein de l'équipage, nous menons une vie de famille que Marie et moi nous efforçons d'animer. Le chenil, qui est tenu par Serge Hervé depuis maintenant vingt ans, a besoin de concours divers et variés. Car Serge est la seule personne employée par l'équipage, et nous-mêmes ne vivons pas sur place, hors les week-ends. Ces concours sont apportés par les membres de l'équipage qui vivent aux environs. Ravitaillement en eau, relations avec les fournisseurs, gros travaux d'entretien, conduite des véhicules, soins aux chiens : le chenil est une coopérative où chacun apporte ses talents — et nous avons la chance d'en réunir de très variés. En dehors de cet aspect logistique, la vie de famille se traduit par des relations étroites entre les membres de l'équipage qui, dans la plupart des cas, vont au-delà de la simple camaraderie de chasse. Nous avons eu la chance, quand Marie et moi avons pris en charge les destinées de l'équipage, d'y voir venir un grand nombre de gens de notre âge qui ont rapidement trouvé un terrain d'entente, en ne cherchant jamais à se prendre au sérieux. Ceci a créé un climat que nous nous efforçons, à travers les vicissitudes de l'existence des uns et

des autres, et nonobstant le fait que nous avons chaque année un an de plus, de maintenir, et auquel nous tenons autant qu'au fait de prendre des cerfs (l'un sans l'autre n'aurait plus de sens). Le fait qu'à Dreux nous nous retrouvions après chaque chasse pour dîner ensemble, grâce à l'aménagement au Pavillon de trois grandes pièces en rendez-vous, a beaucoup contribué à créer cette communauté. A Senonches aussi, nous disposons d'une maison forestière pour nous retrouver après la chasse, mais l'ordinaire y est moins apprêté.

Il y a, à l'équipage, une tradition : quand la chasse a été réussie et que l'humeur est à la gaîté — gaîté avouable, qu'on se rassure — trois ou quatre bonnes trompes vont prendre leur « biniou » et quelques choristes entonnent de vieilles chansons de chasse. « La mort du cerf », qui est notre concerto pour trompes et chœurs, réunit finalement toute la troupe. La vénerie est une civilisation, une micro-civilisation étonnamment riche, et il ne faut en négliger aucun aspect, sous peine de manquer l'essentiel, qui est une certaine manière d'aimer la vie.

Comme l'équipage compte quarante membres et que tous ne peuvent, pour mille raisons, y rester éternellement, nous recrutons chaque année trois ou quatre nouveaux, de façon régulière. Certains sont déjà veneurs ou chasseurs, mais ce n'est pas le cas le plus fréquent. Beaucoup nous viennent par le cheval qui leur a donné l'occasion de suivre.

La vénerie a cessé depuis des décennies d'être un « privilège » — comme on le lui reproche encore —. Les moyens financiers et le goût de la nature qu'elle requiert de chacun l'ouvrent aujourd'hui à un nombre considérable de Français — sans aucun doute bien davantage que nos forêts ne pourront jamais en accueillir. La bonne assimilation des recrues choisies n'en est que plus importante. Notre expérience depuis huit ans montre que les cas d'incompatibilité d'esprit et d'humeur sont rares. L'essentiel est de bien faire comprendre d'entrée de jeu que la vénerie n'est pas un « loisir » comme les autres, qu'elle postule une certaine forme de vocation, et surtout une humilité sans bornes, aux antipodes des satisfactions rapides qu'on trouve parfois ailleurs (ou qu'on croit trouver...). Notre propos le plus ambitieux est de tenter de mener la vie de famille jusque dans l'action de chasser. Je sers les chiens avec Marie ; Serge nous aide. Mais nous avons aussi des boutons chevronnés qui nous secondent activement. Et j'attends de tous les membres de l'équipage qu'ils fassent ce qu'il faut, rien que ce qu'il faut, mais tout ce qu'il faut ; chacun à la mesure de ses talents. Ce n'est pas simple... et la machine est toujours difficile à régler. Entre les petites initiatives intempestives quand tout va bien et le profond abattement qui s'empare des carrefours quand tout va mal, il ne manque pas d'exemples de la difficulté d'être un équipier modèle. Il était sans aucun doute plus facile de regarder chasser deux

ou trois hommes montés, flanqués de trois ou quatre hommes à pied. Mais y trouvait-on le même plaisir ? J'en doute, même si, en termes d'efficacité pure, la formule était plus profitable.

Mais qu'importe. Notre but est de chasser honnêtement, dans l'esprit et les traditions de la vénerie, dont nous avons toujours trouvé que le strict respect vaut bien quelques Rosalies. En moyenne, nous prenons entre une fois sur deux et deux fois sur trois. La saison prochaine, avec la bienveillance de Saint-Hubert, l'équipage prendra son 400^e cerf. Curieusement d'ailleurs, nous avons tendance à prendre par séries, séparées par des « creux ». Sans doute est-il difficile de maintenir un lot de chiens en condition optimale en ne chassant qu'une seule fois par semaine. Deux échecs de suite, et les chiens ne vont pas à la curée pendant vingt jours, ce qui est long. Mais chasser deux fois par semaine est presque une profession... et nous n'avons pas le temps, l'organisation et les moyens nécessaires.

Au fond, et pour cette raison, notre ambition n'est pas d'être un « grand » équipage, comme on dit. Notre ambition est à la fois plus facile et plus exigeante : elle est de cultiver le plaisir de chasser, au sens où Voltaire parlait de « cultiver son jardin ». Le plaisir de chasser est notre jardin secret. Nous le cultivons avec amour.

Philippe Dulac



(Photo : P. Fuchs)